



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

48 | 2013
Varia

Nouveaux apports au Dossier du *Fils naturel*

David Smith



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5053>

DOI : 10.4000/rde.5053

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2013

Pagination : 265-272

ISBN : 978-2-9520898-6-9

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

David Smith, « Nouveaux apports au Dossier du *Fils naturel* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 48 | 2013, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5053> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5053>

Propriété intellectuelle

David SMITH

Nouveaux apports au Dossier du *Fils naturel*¹

Dans un article publié en 1982 dans les *Studies on Voltaire*, Anne-Marie Chouillet a recueilli une série de documents relatifs au *Fils naturel*, notamment ceux qui concernent l'allégation de plagiat d'*Il Vero Amico* de Goldoni². Dans la présente note, nous y apportons un supplément, basé sur la correspondance inédite de M^{me} de Graffigny³.

Le témoignage de celle-ci figure dans ses lettres à son correspondant principal, François-Antoine Devaux, lecteur du roi Stanislas, mais les réponses de son ami lorrain ont malheureusement disparu. Nous n'avons pas, en revanche, les réponses de M^{me} de Graffigny à deux autres correspondants qui lui envoient leurs commentaires sur les théories dramatiques de Diderot et sur ses dettes littéraires envers le dramaturge italien. Il s'agit d'abord de Jean-François-Gabriel-Bénigne Chartraire de Bourbonne (1713-1760), président à mortier du parlement de Bourgogne depuis 1735 et neveu d'un voisin de Mme de Graffigny, Claude de La Michodière. Dans sa jeunesse il avait joué la comédie avec d'autres conseillers au parlement, tous francs-maçons, comme l'atteste le président de Brosses dans une lettre du 28 mai 1744 adressée à son cousin Loppin de Gemeaux : « Que voulez-vous que je vous dise de la comédie, de la musique et des francs-maçons ? Tout cela se réunit en un. Les francs-maçons font de la musique rarement et

1. Nous remercions de leur aide Marie-Thérèse Inguenaud, notamment pour son identification de Chartraire de Bourbonne, et Dorothy P. Arthur.

2. Anne-Marie Chouillet, « Dossier du *Fils naturel* et du *Père de famille* », *Studies on Voltaire* 208 (1982), 73-166, surtout les pages 79-82 sur l'accusation de plagiat. Voir aussi Kate E. Tunstall, « Dossier », dans *Études sur Le Fils naturel et les Entretiens sur le Fils naturel*, éd. Cronk, Oxford, Voltaire Foundation, série Vif, 2000, p. 211-324.

3. M^{me} de Graffigny, *Correspondance*, éd. Alan Dainard, Oxford, Voltaire Foundation, 2005-, 15 vol. dont 14 sont déjà parus. En attendant la parution en 2015 du 15^e volume, qui couvre les années 1756-1758 et qui ne comportera pas toutes les lettres en question, nous nous référons aux manuscrits originaux.

négligemment. Ils jouent la comédie dans leur hôtel. [...] Bourbonne rentre dans la troupe et joue bien⁴. » L'autre correspondant est Alexandre-Louis Laugier (1714-1774), fils d'un apothicaire nancéien, qui depuis 1748 était médecin au service de la cour impériale de Vienne. Ses lettres à M^{me} de Graffigny ont déjà été publiées par André Courbet⁵. C'est sans doute sur *Le Fils naturel*, publié à la mi-février 1757, que M^{me} de Graffigny demande l'avis de Devaux : « 26 février 1757. Tu m'as la mine d'être fort prudent de ne pas dire ton avis sur le livre de Diderot. Heu la bête!⁶ »

Dix jours plus tard, Chartraire de Bourbonne envoie à sa « chère et respectable amie » la première de trois lettres consacrées surtout à la dramaturgie de Diderot :

8 mars 1757. Je conviens avec vous que les gestes, les tons et les expressions du sentiment sont admirables dans la pièce de Diderot, qu'il serait peut-être à désirer que nos acteurs, mêmes les meilleurs, abandonnassent le jeu maniéré et monotone qui répand tant de froid sur nos théâtres, mais le remède n'est-il pas bien voisin d'un mal, et ne perdriions-nous pas en décence ce que nous gagnerions en vérité, car il ne faut pas dire que cette décence soit une chose arbitraire et de convention, elle est fondée sur des principes relatifs au plaisir que nous devons prendre dans la représentation d'une action quelconque. Je m'explique. Si vous laissez la liberté à vos acteurs de se placer sur le théâtre suivant les circonstances de leurs rôles, s'ils sont les maîtres de tourner le dos au spectateur pour mettre plus de vérité dans une scène de passion dont toute décence paraît être bannie, que devient alors le spectateur ? Il n'entend plus ou il entend mal, le jeu du visage, ce jeu si relatif à la passion, est en pure perte pour l'acteur et pour le spectateur, l'intérêt s'évanouit, le cœur de l'un et de l'autre se refroidit et j'ose en appeler à l'expérience, je parierais qu'une pièce de Corneille ou de Racine qu'on sait par cœur n'irait pas au troisième acte si elle était rendue avec cette vérité que nous portons dans les actions les plus intéressantes de notre vie, lorsque sans avoir des témoins, nous nous livrons à l'essor des passions ou du sentiment. J'en ai fait l'épreuve autrefois, je jouais souvent la comédie avec une troupe bourgeoise qui n'était pas absolument mauvaise. Un jour nous essayâmes à une répétition de représenter avec toute la vérité d'une action qui se passerait dans l'intérieur d'une maison, nous nous livrâmes à toute l'indécence

4. *Lettres du président de Brosses à Charles-Catherine Loppin de Gemeaux*, éd. Y. Bézard, Mesnil, 1929, p. 113-114. Nous modernisons toutes nos citations.

5. A. Courbet, « Lettres d'Alexandre-Louis Laugier, médecin lorrain à la cour impériale de Vienne, à Madame de Graffigny (1756-1758) », *Lotharingia* IX (1999), p. 185-216.

6. Université Yale, Graffigny Papers (G.P.), LXIV, pp. 374 et 37. On voit mal de quel autre ouvrage de Diderot il pourrait s'agir, mais signalons que M^{me} de Graffigny ne lui en envoie un exemplaire que fin mai 1757.

théâtrale et nous jouâmes pour nous seuls ; quoique nous fussions concertés, nous ne pûmes jamais achever et je ne pense pas qu'il y ait jamais eu rien de plus ridicule dans le monde.

Si j'osais joindre mes observations aux préceptes sublimes de M. Diderot, je dirais que pour perfectionner notre déclamation il en faudrait retrancher une grande partie, employer plus souvent l'éloquence du silence et le remplir par un jeu muet assez expressif et assez déterminé pour ne rien laisser à désirer au spectateur, supprimer les habits ridicules qui ne sont que trop en usage sur nos théâtres, prendre ceux des personnages représentés, et ne point blesser le costume par des paniers et par des chapeaux ombragés de plumes qui m'ont toujours choqué. Dirais-je tout ? Oui, je peux vous faire part d'un projet extravagant puisqu'il ne sera que pour nous deux : je voudrais qu'on mît en prose nos plus belles pièces de Corneille, Racine, Voltaire et Crébillon, qu'on y laissât le pathétique et même les expressions en retranschant seulement cette servitude de l'hémistiche et de la rime. C'est le seul moyen d'ôter le chant répété et qui blesse mon oreille. Je laisserais la poésie rimée à l'ode, au lyrique, à quel autre genre de composition que vous voudrez, mais je la bannirais du théâtre où elle blesse la vraisemblance en endormant par son refrain uniforme les facultés de mon âme. L'acteur, j'entends l'excellent acteur bien plus maître de lui et de son rôle, conduirait la passion avec l'enthousiasme dont elle serait susceptible, dirait simplement les choses simples et mettrait tout le feu de sa déclamation dans les grands sentiments et dans les mouvements nobles, rapides, tendres ou furieux selon l'exigence du rôle. Voyez comme nos comédiens ont joué *Cénie*, *L'Oracle*, *La Pupille*, etc. Tout Paris conviendra qu'on ne pouvait rien ajouter à la vérité de leur jeu. Peut-on en dire autant du tragique le plus sublime ? Nous voyons toujours quelque chose au-delà et le meilleur acteur dans la plus excellente pièce nous laisse beaucoup à désirer. Remontons au principe et nous verrons que le vice de la poésie française est la source de la déclamation vicieuse.

Que j'aurais encore de choses à vous dire, ma chère amie, sur ce sujet que j'ai souvent médité, mais il faut finir et trouver une petite place pour vous exprimer l'attachement tendre et inviolable d'un ami qui connaît le prix de vos bontés⁷.

Chose curieuse, M^{me} de Graffigny, qui avait apparemment déjà demandé à Devaux son avis sur *Le Fils naturel*, promet de lui en envoyer un exemplaire : « 20 avril 1757. Tu n'auras pas encore le Diderot de cet ordinaire »⁸. Fin avril ou début mai 1757, elle a dû recevoir de Laugier une lettre, aujourd'hui disparue, dans laquelle il accuse Diderot d'avoir plagié *Il Vero Amico* de Goldoni. Son contenu fait l'objet d'une lettre qu'elle écrit à Devaux :

7. BnF, n.a.fr. 15579, f^o 189r.-190v.

8. Moscou, Musée historique d'État, fonds 166 (Orlov), 8/42, f^o 86r.

9 mai 1757. Mais je ne t'ai pas dit que j'ai reçu une lettre charmante de Lozier qui entre autres choses m'exhorte à lire un Goldoni, poète italien qui a fait *Le Fils naturel* mot pour mot, scène pour scène, et hier quelqu'un me dit que ce Goldoni a aussi un *Père de famille*. Lozier m'exhorte à faire chercher le livre. Ce n'est pas la peine de faire tant de bruit pour un pillage et de faire supprimer une lettre de Fréron toute imprimée à cause de la critique. Il me semble que voilà deux furieux trous au manteau des philosophes⁹.

Mais une lettre peut se perdre ; c'est pourquoi Mme de Graffigny revient à la charge deux semaines plus tard, et annonce également la publication de l'ouvrage de Jean-Jacques Garnier intitulé *Le Bâtard légitimé, ou le Triomphe du comique larmoyant, avec un examen du Fils naturel* :

25 mai 1757. T'ai-je dit que *Le Fils naturel* est tiré presque scène pour scène de Goldoni. C'est Lauzier qui a fait cette découverte. Je serais fâchée que cela lui fit tort du côté de l'intérêt, mais c'est une terrible sottise de tromper ainsi le public et avec tant d'arrogance. Ce Goldoni a un *Père de famille* que je lis actuellement. Il est certain qu'au moins il a donné à Diderot les idées du naturel qu'il nous prêche comme si elles étaient de lui. Il y a une critique du *Fils naturel* que l'on dit être de Diderot, parce qu'il se fouette avec des plumes. Je n'ai pas encore pu l'avoir. Tu l'auras d'abord que je l'aurai¹⁰.

Deux jours plus tard, ayant sans doute gardé l'exemplaire de Devaux afin de le lire, elle lui envoie l'ouvrage de Diderot ainsi que *Le Bâtard légitimé* : « 27 mai 1757. Je t'envoie *Le Fils naturel* et puis tu en auras la critique ou soi-disant, car je la crois de Diderot. On empêche toutes les autres. Je ne l'ai pas encore achevé de lire »¹¹.

Une lettre que Laugier adresse à son amie le 16 mars 1757 ne mentionne pas Diderot, mais, en juin, il tient à savoir si elle a pu comparer la pièce de Diderot avec celle de Goldoni :

11 juin 1757. Dites-moi aussi si vous avez trouvé un Goldoni, ou bien je tâcherai de pouvoir vous en envoyer un exemplaire. Je suis fâché d'avoir contribué à découvrir la pillerie de Diderot. Mais pourquoi pille-t-il sans le dire ? Il lui restait encore assez de mérite sans celui de l'invention¹².

Deux semaines plus tard, c'est le tour de Chartraire de Bourbonne qui fait face au même problème que sa correspondante : son

9. G.P., XLIV, p. 153-154.

10. G.P., LXIV, p. 265-266.

11. G.P., LXIV, p. 167.

12. BnF., n.a. fr. 15579, fo. 112v. ; Courbet, p. 197.

édition des *Commedie* de Goldoni, sans doute celle publiée à Venise par Bettinelli en 1751-1753, ne comportait pas *Il Vero Amico*, qu'il confond d'ailleurs avec une autre pièce du même auteur intitulée *Il Vero Mercatante* :

27 juin 1757. J'ai lu avec plaisir *Le Bâtard légitimé* et sans répugnance les *Lettres de Miss Fanny*. Le premier est écrit avec force, mais si j'ose le dire avec un peu d'impudence, et le paradoxe est un peu outré. Je suis fâché que Diderot s'adonne à un genre qui n'est point le sien. Son style nerveux, et souvent mathématique, n'est point celui de la comédie, où une certaine mollesse ne gâte rien, où même les raisonnements un peu inconséquents se rapprochent plus de nos mœurs et excitent un certain plaisir dans l'auditeur en le rapprochant de lui-même. La grande exactitude dans les ouvrages d'agrément y jette toujours un vernis de pédanterie.

Au reste on ne trouve point dans le Goldoni la pièce d'*Il Vero Amico*. J'ai mandé qu'on m'envoyât le volume où se trouve celle d'*Il Vero Mercatante*, que je soupçonne être celle où l'on a pillé quelques traits. Je l'aurai incessamment et je vous en dirai des nouvelles¹³.

M^{me} de Graffigny, qui avait ses propres idées sur la dramaturgie, est étonnée de l'admiration de Saint-Lambert pour celle de Diderot :

1^{er} août 1757. Il m'a dit que *Le Fils naturel* lui avait ouvert un nouvel univers. En vérité s'il n'avait pas fait ses preuves, je croirais que son univers littéraire était bien borné¹⁴.

Le lendemain, ayant comparé les deux pièces, Chartraire de Bourbonne lui adresse sa troisième lettre :

2 août 1757. Il n'est que trop vrai, ma chère et respectable amie, que l'auteur de *L'Enfant naturel* a pillé d'un bout à l'autre la comédie d'*Il Vero Amico* de Goldoni. J'ai cet auteur italien sous les yeux et je confronte une pièce avec l'autre sans pouvoir imaginer comment un homme d'esprit et de mérite a pu se donner pour auteur d'un ouvrage dont il n'est tout au plus que le traducteur. Il est vrai que M. D. a supprimé le rôle d'un vieux père avare à l'excès et qui est le comique de la pièce, il est vrai encore qu'il a enfilé son style qui est très commun dans l'original, qu'il a glissé l'épisode des Anglais et de leurs pirateries, mais à cela près, l'ordre des scènes, l'intrigue, les expressions mêmes sont de Goldoni, mêmes événements, mêmes situations, mêmes embarras. Encore un coup je n'en reviens pas et je déchirerais de bon cœur le manteau de la philosophie. J'étais tenté de traduire *Il Vero Amico* pour

13. BnF, n.a.fr. 15579, f° 165v.

14. G.P., LXIV, p. 219.

vous l'envoyer, mais Fréron, qui vient d'en donner un extrait dans ses feuilles, vous en apprend assez et mon ouvrage ne vous aurait point amusée.

L'accusation de plagiat à laquelle M^{me} de Graffigny avait apparemment ajouté foi, avait indisposé contre elle les encyclopédistes. Elle a dû s'en plaindre à Laugier qui lui conseille de s'occuper de sa pièce, *La Fille d'Aristide* :

3 décembre 1757. Moquez-vous de l'*Encyclopedie* et finissez les corrections de votre pièce. Je suis sûr qu'elle leur fermera le bec. Je suis pourtant fâché de vous avoir brouillée, quoique innocemment, avec cet aréopage, mais pourquoi veulent-ils nous faire accroire que des vessies sont des lanternes¹⁵ ?

L'année suivante, Laugier essaie de venir en aide à M^{me} de Graffigny en lui envoyant un exemplaire de Goldoni, peut-être ses *Œuvres*. En attendant, il compte recevoir d'elle un exemplaire de sa *Théonise*, soit *La Fille d'Aristide*, dont l'impression ne commencera que peu avant la mort de l'auteur en décembre 1758 :

La mi-avril 1758. Je voulais charger un bel abbé qui est parti il y a quelque temps pour Paris de vous porter un exemplaire de Goldoni, mais il n'avait pas de place. Je chercherai une autre occasion, car il n'est pas juste que vous augmentiez ma bibliothèque sans que j'augmente la vôtre. J'attendrai avec impatience *Le Père de famille* de Diderot, et encore avec bien plus d'impatience *Théonise* qu'on aura sans doute déjà jouée et applaudie avant que vous receviez cette lettre. Mandez-m'en vite le succès, autrement je croirai que vous n'êtes pas persuadée de l'intérêt que j'y prends¹⁶.

Vers la fin de l'année, M^{me} de Graffigny est nettement plus enthousiaste sur la dramaturgie de Diderot et sur son *Père de famille*, dont elle mentionne le prix, qui est un peu plus élevé que celui de la *Lettre à d'Alembert* de Rousseau :

2 novembre 1758. Je t'envoie *Le Pere de famille*. [...] Tu me diras bien vite, mon ami, ce que tu penses du Diderot. Ah, mon Dieu, si nous avions eu de pareilles poétiques, quelles pièces nous aurions faites ! Les bonnes choses viennent toujours trop tard. Je suis fort contente aussi du *Père de famille*. Elle ne pourrait pas être jouée mais elle est bien bonne à lire. Je n'y trouve qu'un défaut, c'est le prix : il coûte 4^l 4^s et la lettre de Rousseau 3^l 12. Il faut avouer que ces m^{rs} vendent cher leurs coquilles¹⁷.

15. BnF, n.a.fr. 15579, fo 125v. ; Courbet, p. 207.

16. BnF, n.a.fr. 15579, f° 135r. ; Courbet, p. 211.

17. G.P., LXVI, pp. 132 et 135.

Enfin, quatre jours avant sa mort, M^{me} de Graffigny explique à Devaux pourquoi Diderot avait fait publier dans Le *Mercur* de décembre 1758 une lettre dans laquelle il disculpait Forbonnais de toute responsabilité de la traduction d'*Il Vero Amico* et de l'épître qui la précédait :

8 décembre 1758. Monsieur de Fourbonnais a été apaisé, mais tu sais à quelle condition. La lettre que tu as vue de Diderot dans le *Mercur* est une clause de l'accommodement, et le mépris qui en reste à Diderot est terrible¹⁸.

David SMITH,
Université de Toronto

18. G.P., LXVI, p. 164.